



PHOTOGRAPHIE

Le monde selon Michou
Page F 7

ESSAI

Pierre Falardeau, en mémoire
Page F 8

LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Louis Hamelin et les étoiles d'Octobre 70

MICHEL LAPIERRE

«**P**eut-être que les explications que nous cherchons ne sont jamais que des approximations, des esquisses chargées de sens, comme les constellations: nous dessinons des chiens et des chaudrons là où règne la glace éternelle des soleils éteints.» Pourquoi chercher dans *La Constellation du Lynx* cette très belle phrase-clé dont je lui parle? L'auteur du roman, Louis Hamelin, me la cite presque par cœur au vieux Famous Delicatessen.

A l'angle de la rue Saint-Denis et de l'avenue du Mont-Royal, ce restaurant (devenu simplement le Fameux après l'adoption de la loi 101 en 1977) symbolise bien l'Amérique du Nord populaire si chère à l'écrivain. Nous y sommes attablés, comme l'était, un matin d'octobre 1970, dans l'immense fresque au rythme soutenu, un membre de la cellule terroriste qui venait d'enlever Paul Lavoie, ministre québécois du Travail.

Mais pourquoi avoir appelé ainsi Pierre Laporte, changé le nom de Robert Bourassa, premier ministre du Québec à l'époque, en celui d'Albert Vézina et fait de même avec de nombreux autres personnages réels, en particulier les militants du Front de libération du Québec? *«Mon livre n'est pas un essai. Je me suis servi de l'art romanesque pour creuser la réalité historique»*, m'explique Hamelin.

Après coup, je comprends que la Crise d'octobre 70, dont nous nous souvenons cet automne, 40 ans plus tard, a tellement traumatisé notre conscience collective que seule la lunette de la fiction peut nous en faire découvrir la vérité cachée, l'essence qu'obscurciraient toute exactitude anecdotique, tout sensationnalisme lié à des noms véritables. La phrase révélatrice sur les constellations, que j'évoquais devant Hamelin, j'en saisis mieux maintenant la portée.

Ces mots, le personnage de Chevalier Branlequeue, poète, éditeur et professeur de littérature, les prononce sur son lit de mort, quelques décennies après Octobre 70, devant celui qui continuera son enquête sur les aspects inexpliqués de la crise: l'écrivain Samuel Nihilo *«La*

lumière des faits nous parvient de très loin, comme celle des étoiles mortes», dit-il aussi à son cadet.

Hamelin me surprend beaucoup lorsque, en plus de me rappeler qu'il est avant tout un romancier, il ose se définir comme *«un pamphlétaire»*. Il me précise: *«Par la fiction, mon livre critique l'interprétation d'Octobre 70 comme des événements héroïques et souligne la naïveté politique sidérante dont elle témoigne. Je me suis employé à détruire le mythe de l'impréparation de la police et de l'armée, de l'improvisation du pouvoir politique dans la manière de dénouer la crise.»*

Je réagis en lui signalant qu'il prolonge sur le mode romanesque l'analyse qu'ont faite Jacques Ferron (en 1972 et en 1973), puis Pierre Vallières (entre 1975 et 1977). Il acquiesce. J'aurais pu ajouter que, dès le 28 novembre 1971 dans *Le Devoir*, Ferron avait résumé la Crise d'octobre en une seule phrase sur Pierre Elliott Trudeau: *«Il a abusé la population en se refusant, par lubie ou par passion, de sauver Pierre Laporte.»*

Mais, au cours du récit, si Nihilo finit par découvrir que les felquistes ont été, dans une certaine mesure, manipulés par les forces mêmes du colonialisme et du capitalisme qu'ils se targuaient de combattre, le romancier ne doute pas de leur sincérité. Lancelot, qui a pris part à l'enlèvement du diplomate britannique John Travers, a beau être devenu par la suite un animateur d'une réactionnaire «radio-poubelle», il reste convaincant lorsqu'il parle de son passé.

Hamelin lui met sur les lèvres une parole touchante qui sonne juste: *«Ben moi, j'ai pas honte d'appartenir à une génération qui a voulu changer le monde et qui a bien failli y arriver...»* C'est avec une tendre ironie plutôt qu'avec indignation que le romancier dépeint certains ex-révolutionnaires *«recyclés en parfaits représentants de la gauche citoyenne, prêts à réclamer leur part des bulles spéculatives des années Reagan, des gimmicks de Québec Inc. et des subsides gouvernementaux du socialisme à la canadienne...»*

Les lecteurs

Y aurait-il un parallèle à établir entre son livre et les films de Denys Arcand

VOIR PAGE F 2: HAMELIN

27^E SALON DU LIVRE ANCIEN

AVEC UN HOMMAGE À LEWIS CARROLL
Une exposition de documents
prêtée par un collectionneur montréalais
sera présentée sous vitrine

LE DEVOIR

ADMISSION \$6.00
POUR LES DEUX JOURNÉES

RABAIS DE \$1.00 AVEC CETTE ANNONCE

L'Université de la Grande Bibliothèque
de Québec

www.bibliopolis.net/claq

DE MONTRÉAL

LES 25 ET 26 SEPTEMBRE 2009

samedi : 12h à 18h - dimanche : 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA, PAVILLON MCCONNELL

MÉTRO GUY-CONCORDIA

1400, BOUL. DE MAISONNEUVE OUEST

PRIX DE PRÉSENCE ET BONS D'ACHAT

GRAND CHOIX DE LIVRES ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS,
ÉDITIONS ORIGINALES, RELIURES, CARTES, ETC.

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Présence de l'absence

Une plongée dans les délirantes et ludiques « fictions » de David Leblanc

CHRISTIAN DESMEULES

«Ce qu'on peut exiger de mieux d'un livre, constate Georges Perros dans ses inépuisables *Papiers collés*, c'est qu'il nous demande de le relire.» Jusqu'au bout. Même jusqu'à mourir. Simple-ment parce qu'on ne l'aura ja-mais vraiment lu. Notamment parce qu'*«il y a dans le langage quelque chose d'intradui-sible»*, ajoutait ce vieux singe rompu à l'art de la fulguration et de l'ironie.

De le relire au plus vite, c'est ce qu'exigera sans doute de vous le second titre de David Leblanc, *Mon nom est Personne*, qui nous arrive trois ans après *La Descente du singe* (Le Quartanier, 2007). Une autre machine à produire d'in-nombrables petites fictions, 99 fragments (et plus encore) de réalité cryptée, qui sont la garantie d'une expérience de lecture prolongée et difficile-ment traduisible.

Lecteurs exigeants, figures blasées, amateurs d'Echenoz et de Mallarmé, étourdis aven-tureux ou snobs littéraires, ap-prenez à reconnaître ce nom: David Leblanc. L'écrivain, né à Arthabaska en 1980, nous of-fre un long soliloque effroya-blement maîtrisé.

Des trous noirs à la Kill Bill

L'absence, l'amnésie, le dé-faut, voilà sans doute ce qui constitue le motif central de *Mon nom est Personne* — le titre nous montre déjà dans quelle direction souffle le vent.

A travers des réflexions (faussetment) savantes et des histoires qui touchent tant à la guerre, à l'amour, au conflit israélo-palestinien, aux trous noirs ou à *Kill Bill*, David Le-blanc nous donne à lire ses ta-lents de cruciverbiste déjanté.

Ainsi défilent une critique oblique de la vie moderne, des considérations philoso-phiques sur Chibougamau, la description sensible et ralen-tie d'un plan de *Shoah*, le do-cumentaire de Claude Lanz-mann, un texte rempli de mots ne commençant que par la lettre «p», des chroniques expéditives d'amours inter-rompues, une confession existentielle sur fond de slo-



JULIE ARTACHO

Lecteurs exigeants, figures blasées, amateurs d'Echenoz et de Mallarmé, étourdis aventureux ou snobs littéraires, apprenez à reconnaître ce nom: David Leblanc.

gans tirés du catalogue Ikea.

Mon nom est Personne, c'est aussi un «*précis de briè-veté*» intitulé *Pourquoi j'ai pas fait romancier*, éloge de «*la netteté éphémère et ciselée*», ou un constat à l'amiable sur l'incommunicabilité en amour et dans le couple («*Chercher dans les parties intimes une explication de l'amour revien-drait à démonter une horlo-gre pour apprendre ce qu'est le temps*»).

Mais encore: une récurrente (et hilarante) série de frag-ments consacrés à l'oubli. Sans compter tout un tas d'absences

radicales. Car on se suicide beaucoup dans *Mon nom est Personne*, et on y meurt aussi de toutes de sortes de façons parfaitement involontaires (dé-fenestration, écartèlement, asphyxiophilie).

L'épuisement des possibles

David Leblanc pratique à fond l'épuisement des pos-sibles; cultiver en une parfaite symbiose la multitude et l'ab-sence, voilà déjà tout un para-doxe. «*Mon nom est légion*» pourrait aussi afficher le nar-rateur aux cent visages, qui

semble chercher un antidote à son inévitable finitude: «*Oh, tout ce que je donnerais pour souffrir éternellement au lieu de disparaître sans que le mon-de disparaisse aussi.*»

Ces textes à l'assemblage subtil, fruits d'une érudition ludique où l'essai contamine toujours un peu la poésie, sont trempés dans l'humour très fin et permanent de David Le-blanc. Sans doute est-ce là d'ailleurs que ce pataphys-icien, goûteur de paradoxes (et borgésien patenté et naboko-vien sur les bords) rejoint le plus Echenoz.

Mon nom est Personne est un livre déroutant. Et fascinant.

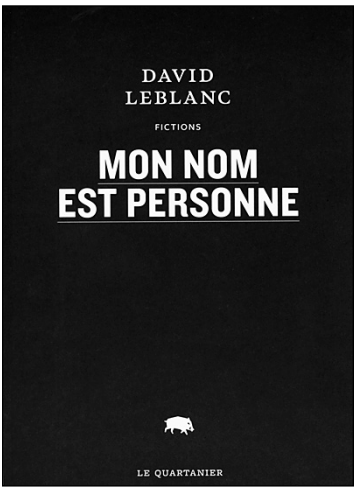
«*Il n'y a rien à comprendre, c'est là toute la beauté de l'affaire.*»

Et rien ne nous empêchera non plus de reprendre notre lecture depuis le début.

Collaborateur du Devoir

MON NOM EST PERSONNE

David Leblanc
Le Quartanier
Montréal, 2010, 348 pages



HAMELIN

SUITE DE LA PAGE F 1

qui réévaluent de façon caus-tique les espoirs et les engoue-ments de la jeunesse québécoise des années 60 et 70? Avec rai-son, Hamelin ne le pense nulle-ment. D'autre part, l'écrivain né en 1959 n'a pas de difficulté à me convaincre qu'il se sent étranger au discours, déjà bien vieilli, que la génération X formulait contre les *baby-boomers*.

«*En écrivant ce livre, je me suis crucifié à l'histoire du Qué-bec*», me confie-t-il. On s'en rend compte à la lecture du ré-cit, notamment lorsque Bran-lequeue déclare au felquist Richard Godefroid: «*Travailler à libérer un pays, c'est comme pis-ser dans le feu, debout contre le vent. Le mieux qu'on puisse fai-re, c'est de ne pas éteindre la flamme...*» Dans le drame na-tional, la nécessité n'a d'égale que la fragilité.

Dès le deuxième chapitre, l'une et l'autre se trouvent chez un trappeur qui vient de captu-

rer un lynx, ce totem des énigmes. Les mains du chas-seur «*s'égarent un instant dans les longs poils soyeux, en un geste d'une tendresse inouïe*».

Jamais dans la littérature québécoise les rapports entre les humains (ces «*animaux culturés*», me signale Hamelin) n'auront si bien exprimé l'am-biance révolutionnaire mondia-le de 1970, de Percé à la Cali-fornie de la contre-culture, du Paris soixante-huitard aux camps des fedayins palesti-niens. Mais, près de Montréal, rive sud, dans une maison, à côté de celle où se trouve le ministre Lavoie, otage du FLQ, des agents veillent en secret, depuis longtemps, au triomphe de l'ordre établi.

Soudain, la sirène d'une voi-ture de police retentit au loin. C'est le cri de l'ordre et de l'immobilisme. Lavoie s'excite, se débat. Une bousculade s'ensuit. Entre les mains des trappeurs, le lynx perd le souffle. Vers l'infini fuient les



Caricature de Berthio publiée dans *Le Devoir* à l'époque des événements d'Octobre 1970

étoiles dont Louis Hamelin aura réussi à capturer des lueurs irremplaçables.

Collaborateur du Devoir

LA CONSTELLATION DU LYNX

Louis Hamelin
Boréal
Montréal, 2010, 600 pages

EN BREF

Prix de l'Académie des lettres du Québec

L'Académie des lettres du Qué-bec a remis cette semaine ses trois prix littéraires. Alexandre Lazaridès a reçu le prix du roman Ringuet pour *Adieu vert paradis* (VLB), l'emportant sur *Mon frère Ésaï* d'Anne Elaine Cliche (XYZ) et *Cette année s'envole ma jeunesse* de Jean-François Beauchemin (Québec Amérique). En poésie, *Répît*, du directeur littéraire du Noroît, Paul Bélanger, a charmé le jury du prix Alain Grandbois. Les recueils de Michaël La Chan-ce, *Mytism: Terre ne se meurt pas* (Tryptique), *Idéogrammes blancs* d'Alexis Lefrançois (Pleine Lune) et *Fragments de Sifnos* (Noroît) de Claire Rochon étaient en lice. Finalement, le prix Victor Bar-beau de l'essai va à Charles Le Blanc pour *Le Complexe d'Her-mès: regards philosophiques sur la traduction* (Presses de l'Universi-

té d'Ottawa), devant *L'École du re-gard* d'Antoine Boisclair (Fides) et *Robert Rumilly, l'homme de Du-plexiss* (Lux) du directeur des pages culturelles du *Devoir*, Jean-François Nadeau. — *Le Devoir*

Les finalistes du prix Spirale

Le magazine culturel *Spirale* dé-voilait cette semaine les noms des finalistes de son prix *Spirale* Eva-Le-Grand. Le prix souligne la contribution d'un essai ou d'un ouvrage de réflexion sur les en-jeux culturels. Cette année, sont en lice *L'Étreinte des vents* (PUM) d'Hélène Dorion, *Juste le poème, peut-être* (Derrida, Celan) de Gi-nette Michaud, *Une idée simple* (Boréal) d'Yvon Rivard et *Atta-chements. Observation d'une bi-bliothèque* (L'Hexagone) de Loui-se Warren. Le lauréat sera dévoi-lé dans l'édition de janvier de la revue et remportera une œuvre d'art québécoise. — *Le Devoir*



© Angelo Barsetti

« La revue *Relations* nous offre ce qui est généralement très peu mis de l'avant de nos jours: la réflexion, la profondeur, la variété des points de vue. Le plaisir d'un regard exigeant sur le monde qui ouvre des horizons et crée un pont reliant les grandes préoccupations sociales et culturelles de notre époque. »

BRIGITTE HAENTJENS, metteure en scène

Lisez le carnet de Brigitte Haentjens dans

www.revuerelations.qc.ca

Relations
Pour qui veut une société juste

LITTÉRATURE

L'instinct de vie au cœur de la désolation

« **J'** ai écrit les premières lignes de ce récit il y a longtemps, alors que je venais de rentrer corps et âme en collision avec *Hochelaga* », écrit Anaïs Barbeau-Lavalette dans la préface de *Je voudrais qu'on m'efface*. Ce premier roman à la fois dur et poignant de la jeune réalisatrice du film *Le Ring* s'inspire des rencontres



DANIELLE LAURIN

qu'elle a faites au fil des ans avec les «petits bat-tants» du quartier.

Kevin, Roxane, Mélissa: ils sont trois sur qui les projeteurs sont braqués.

Trois jeunes ados qui habitent le même immeuble vétuste, le même «bloc» aux murs en papier dans l'est de Montréal. Trois «poqués» de la vie qui luttent chacun à sa façon, avec le peu de moyens qu'ils ont, pour ne pas s'écrouler sous le poids de la désolation.

On reconnaît dans le petit Kevin plusieurs traits du jeune Jessy dans *Le Ring*: même passion pour la lutte amateur, où son père excelle. Et «*quand son père gagne, Kevin gagne aussi*». Sauf que la victoire n'est pas toujours au rendez-vous. Sans compter que le travail aussi peut venir à manquer. Comment un enfant peut-il assumer de voir son père baisser les bras? «*Un héros qui pleure, ça se peut pas*», se dit Kevin.

Pas de mère dans les parages, elle est partie. Pas de succès à l'école, malgré le Ritalin quotidien. Partout, c'est la bousculade, le rejet. Restent les jeux vidéo jusqu'à l'obsession. Et l'amour inconditionnel du père, sa présence rassurante, aussi imparfait soit-il. Il est chanceux, dans un sens, Kevin. Chanceux malgré tout. Peut-être le plus chanceux des trois.

Roxane, elle, a deux parents alcooliques. Son père, sans travail, qui vit temporairement dans un foyer, est en désintoxication. Quatrième tentative. Mais ce sera la bonne, cette fois, il voudrait tant s'en persuader. Sa fille aussi.

À la maison, sa mère est toujours saoule. Elle oublie de la réveiller le matin, de lui faire à manger. Elle boit. Et s'engueule avec



© MARTINE DOYON

Le premier roman d'Anaïs Barbeau-Lavalette s'inspire des rencontres qu'elle a faites au moment de réaliser son film *Le Ring*.

son *chum*, les coups pleuvent. Une mère peut-elle délirer au point de demander à sa fille âgée de 12 ans de la protéger contre les coups, contre le désespoir, la tristesse, contre le constat implacable qui lui tombe dessus d'avoir raté sa vie? Il semble que oui.

À l'école, Roxane passe pour une folle. Elle est «*celle qui parle toute seule*», confinée dans la classe de «*la sixième année des fuckés*». Tant pis. Elle trouve le moyen de s'évader. Dans une Russie imaginaire où elle s'invente une vie. Dans la musique, aussi.

Quant à Mélissa, sa mère est

une prostituée toxicomane condamnée à la rue. La cour a tranché: défense formelle d'approcher ses enfants. Pas de père à l'horizon, même le nouveau *chum* a pris la fuite. Mélissa s'occupe seule de ses petits frères, tue la petite fille en elle et joue à la mère. En face, sa mère, justement, se pique sur le trottoir en attendant son prochain client. Qui va payer le loyer? Comment trouver de quoi manger?

Pas reluisant comme portrait. Désolant, révoltant. Mais Anaïs Barbeau-Lavalette parvient à éviter le piège du misérabilisme. Parce que ce qui prime, c'est la

force que déploient ces «*petits bat-tants*» pour trouver des portes de sortie. Parce que ce qui nous reste au bout du compte, malgré la noirceur, c'est la lumière qui refuse de s'éteindre dans leurs yeux.

L'auteure parvient à rendre compte de la réalité et de l'univers intérieur de chacun sans apitoiement. Et sans jamais porter de jugement. Même les parents, elle nous les montre dans leur détresse plutôt que de les condamner.

Elle embrasse large, comme si elle avait absorbé en elle toute la misère de ce monde qu'elle décrit. Comme une éponge.

Un peu à la façon d'une Marie-Claire Blais: c'est la sensibilité, la grande humanité de l'écrivaine qui ressort sous la laideur, la dureté, la violence.

On pense aussi par bouts aux livres d'Hélène Monette, à son roman *Unless* en particulier. Pas de fioritures. Pas de phrases pour faire joli. La réalité sèche, crue. Et les mots qui vont avec elle.

Anaïs Barbeau-Lavalette se met dans la peau de ses personnages, dans leur tête. Elle les fait parler, les fait entendre avec leurs mots à eux. On en vient à voir le monde, les autres, avec leurs yeux. C'est la grande force, la grande réussite de ce roman.

Ce n'est pas du tout plaqué comme langage, c'est rude, criant de vérité. Se dégage une certaine poésie de l'ensemble. Une poésie urbaine, de la rue.

La phrase est elliptique, saccadée, le rythme, tendu. On passe d'un univers à l'autre, d'un quotidien à l'autre, on s'attarde un instant à un détail, on est soufflé par une scène, puis ça repart, ça continue. On a l'impression d'une caméra au poing, qui tourne autour de ses sujets, s'en approche, s'en éloigne, constamment.

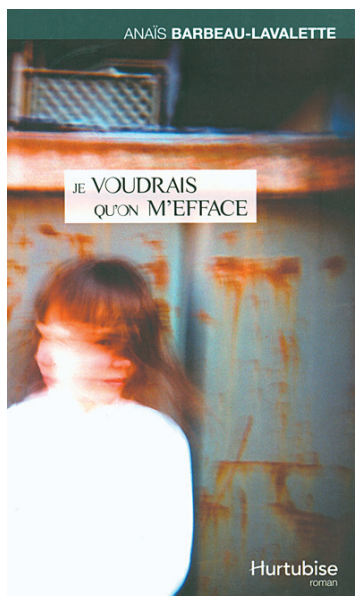
On est loin d'une littérature de facture classique. Manquent des liens entre chaque scène, des narrations explicites. Le «montage» est serré.

C'est un sentiment d'urgence qui domine.

C'est le souffle qui compte. Et le souffle, justement, celui de ces enfants «poqués» qui sont portés par un instinct de vie formidable, on l'entend longtemps dans nos oreilles après avoir refermé *Je voudrais qu'on m'efface*.

JE VOUDRAIS QU'ON M'EFFACE

Anaïs Barbeau-Lavalette
Hurtubise
Montréal, 2010, 175 pages



Nicolas LANGELIER

Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles

« C'est une prise de conscience de ce qu'est la vie. J'ai senti réellement la voix d'un écrivain, la voix de quelqu'un qui vient au monde. C'est très beau. »

Jean Fugère
Radio-Canada

« L'auteur fait preuve d'une lucidité incroyable. C'est très réussi. J'en recommande la lecture. Son humour ne se dément pas tout au long du roman. J'ai beaucoup ri. »

Lorraine Pintal
Radio-Canada

Roman • 232 pages • 24,95 \$

Retrouvez-nous sur twitter et facebook

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les beaux dimanches de Tassia Trifiatis

Judas, son premier roman, audacieux et par moments poétique, palpitait de violence sourde et de désir impossible. *Mère-grand*, le deuxième roman de Tassia Trifiatis, apparaît avant tout comme une exploration sinieuse de la mémoire familiale où le pessimisme lyrique de la jeune auteure trouve à s'exprimer.

CHRISTIAN DESMEULES

Joseffa Arez, la narratrice désorientée, connaît depuis longtemps la langue des vieux. Son âme est «*ridée*», nous explique-t-elle. Si elle a passé beaucoup de temps avec sa grand-mère durant son enfance, une longue parenthèse silencieuse s'est installée à l'adolescence, au cours de laquelle elles sont devenues étrangères l'une à l'autre. Elle l'exprime elle-même: «*Après l'enfance, ma grand-mère et moi avions perdu le fil menant au cœur de l'autre.*»

Des années plus tard, à l'âge adulte, c'est un impitoyable diagnostic de démence, une lente et sûre «*dégingolade*», qui viendra rapprocher à nouveau la jeune femme de sa grand-mère. C'est le prétexte qui lui permet de nous raconter des épisodes de son enfance, exercice nécessaire, croit-elle, «*pour récupérer la mémoire de ma grand-mère.*»

Au fil de conversations insensées avec la vieille femme à laquelle il est rendu hommage (Joseffa lui rend visite tous les dimanches) et du récit de ses visites périodiques, se dessine une singulière relation amoureuse — typiquement familiale, quasi organique. Une relation

où culpabilité et trahison, on le sent, tiennent des rôles importants même s'ils sont secondaires. «*J'étais déchirée entre mon désir qu'elle meure et mon désir d'atteindre avec elle le fond de sa démence.*»

Tassia Trifiatis y déroule les chapitres selon une chronologie qui paraît (souhaitons-le) volontairement floue. Ainsi, au rythme des visites de la jeune femme au centre d'accueil ou à l'hôpital, s'expriment les souvenirs d'une année passée en Grèce à l'âge de dix ans, ceux d'un voyage en Israël fait plus récemment, ainsi que de multiples moments de petit bonheur ou d'inconfort vécus en compagnie de sa grand-mère.

Dissimulées sous cet emballage un peu fourre-tout, folie, religion et maladie forment une trinité bien soudée à l'intérieur du roman. Mais, par-dessus tout, Joseffa devient la spectatrice privilégiée de la déchéance de sa grand-mère, qui agit comme miroir de sa propre finitude et de ses propres incohérences. Tout comme celui de sa solitude.

Collaborateur du Devoir

MÈRE-GRAND

Tassia Trifiatis
Leméac
Montréal, 2010, 136 pages

P Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 13 au 19 septembre 2010			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINE(S))	
▼ Romans québécois			
1	Béatrice et Virgile	Yann Martel/XYZ	1/2
2	La fille du pasteur Cullen • Tome 2 À l'abri du silence	Sonia Marmen/Québec Amérique	2/3
3	En plein cœur. Armand Gamache enquête	Louise Penny/Flammarion Qc	3/2
4	Ru	Kim Thuy/Libre Expression	5/3
5	À l'ombre du clocher • Tome 1 Les années folles	Michel David/Hurtubise	4/3
6	Mémoires d'un quartier • Tome 1 Laura	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	6/3
7	Filles de Lune • Tome 4 Quête d'éternité	Élisabeth Tremblay/Mortagne	~1
8	La fille du pasteur Cullen • Tome 1 Partie 1	Sonia Marmen/Québec Amérique	9/3
9	Un bonheur si fragile • Tome 3 Les épreuves	Michel David/Hurtubise	7/3
10	Sous surveillance	Christine Brouillet/Courte échelle	~1
▼ Romans étrangers			
1	Mange, prie, aime (format poche)	Elizabeth Gilbert/LGF	1/2
2	Une forme de vie	Amélie Nothomb/Albin Michel	3/3
3	L'homme du lac	Amaludr Indridason/Points	4/3
4	La trilogie berlinoise	Phillip Kerr/LGF	6/2
5	Mange, prie, aime	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy	5/3
6	Les anonymes	Roger Jon Elory/Sonatine éditions	9/2
7	Métaphysique des tubes	Amélie Nothomb/LGF	~1
8	Millénium • Tome 1 Les hommes qui n'aiment pas les femmes	Stieg Larsson/Actes Sud	7/2
9	La carte et le territoire	Michel Houellebecq/Flammarion	~1
10	Les yeux jaunes des crocodiles	Katherine Pancol/LGF	~1
▼ Essais québécois			
1	L'andéité. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL	2/3
2	Perdus sans la nature. Pourquoi les jeunes ne jouent...	François Cardinal/Québec Amérique	4/3
3	Contes et comptes du Prof Lauzon • Tome 4	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé	~1
4	Être ou ne plus être. Débat sur l'euthanasie	Marcel Daneault Serge Boisvert/Voix parallèles	1/2
5	Petit cours d'autodéfense intellectuelle	Normand Baillargeon/Lux	3/2
6	Médias et démocratie. Le grand malentendu	Anne-Marie Gingras/PUQ	~1
7	Osté de fifi!	Jasmin Roy/Intouchables	6/3
8	Relations publiques dans une société en mouvance	Danielle Maisonneuve/PUQ	7/2
9	Politique et syndicalisme agricole au Québec	Michel Morisset/PUL	~1
10	Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail	Matthew B. Crawford/Logiques	~1
▼ Essais étrangers			
1	Le visage de Dieu	Igor Bogdanoff Grishka Bogdanoff/Grasset	2/3
2	Trop vite! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel	~1
3	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne	Michel Onfray/Grasset	~1
4	La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre	Naomi Klein/Actes Sud	7/3
5	Tous ruinés dans dix ans? Dette publique, la dernière chance	Jacques Attali/Fayard	9/3
6	Ces impossibles Français	Louis-Bernard Robitaille/Denoël	5/3
7	Sept leçons de vie. Survivre aux crises	Jacques Attali/LGF	~1
8	Le philosophe et le loup. Liberté, fraternité, leçons...	Mark Rowlands/Belfond	10/3
9	Amours. Histoires des relations entre les hommes et les femmes	Jacques Attali/LGF	1/2
10	La haine de l'Occident	Jean Ziegler/LGF	~1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 141 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

L'espion qui venait du bleu



LOUIS HAMELIN

Je suis un lecteur très attentif de l'œuvre d'Alan Furst, qui occupe depuis quelques années un territoire littéraire qui lui est propre: le roman d'espionnage engagé, historico-existentialiste, pour ainsi dire, où Malraux fraie avec James Bond. Un territoire: l'Europe, du cœur de la forêt russe à la sierra espagnole en passant par les brasseries du septième arrondissement de Paris. Une époque: de l'avant-guerre et de la montée du fascisme aux premières années de belligérance, alors que fait rage le jeu des alliances et que, de la Nuit de Cristal à la Drôle de Guerre et des chancelleries des Balkans aux bonnes tables des beaux quartiers parisiens (*«Je lui ai servi du champagne, dit Marko avec son fort accent slave. Son nichon gauche regarde vers Prague.»*), chacun fait son lit.

Dans la mythologie grecque, un fleuve, le Styx, séparait le monde terrestre des Enfers. Dans la géographie furstienne, le Styx s'appelle Danube, oui, le beau Danube bleu. Furst nous avait déjà emmenés au pays des Sudètes, à Istanbul, entraînés des champs pétrolifères roumains jusqu'aux Portes de Fer de ce même Danube. Avec lui, nous avons fui une Pologne aplatie sous les chenilles des panzers, été parachutés derrière les lignes allemandes en Biélorussie, poursuivis par les agents d'une demi-douzaine de pays appartenant à deux fois plus de services de renseignement à travers trois fois plus de frontières. Et toujours, au cœur du

maelstrom, Paris comme un havre, avec ses merveilleuses ambivalences, son champagne continuant de couler de gauche et de droite, ses femmes avenantes, sa faune expatriée, ses espions distingués, barons hongrois et gentlemen anglais tout aussi féroces, sous leur couverture mondaine et le raffinement dépravé de leurs mœurs, que les artistes-gorilles rouges du NKVD.

Cette fois, Furst nous retrouve en Bulgarie, au bord de son cher Danube, sur la ligne de fracture de l'Europe et dans un village de pêcheurs où pas grand-chose n'a changé depuis que les Turcs sont venus, à la fin du Moyen-Âge, puis sont repartis. *«Leur destin était de vivre au bord de ce fleuve. Et leur destin voulait que certains fleuves attirent les envahisseurs comme les cadavres attirent les mouches. (...) parmi les esclaves, ils avaient le sort le moins enviable: ils changeaient de maîtres.»*

1934. *«Des deux côtés du fleuve — la Roumanie au nord et la Bulgarie au sud — la passion politique chauffait les esprits à blanc.»* Lorsque le frère de Khristo est battu à mort par la milice fasciste locale, ce n'est pas le Christ qui vient le trouver, après, pour lui proposer de devenir pêcheur d'hommes, mais un Russe athée et marxiste qui lui dit: *«Viens avec moi...»* Antipine sait comment le monde fonctionne, il connaît les rouages, les vieux trucs, les provocations des fascistes. Il sait déjà que, quelque part à la frontière des mondes politiques et policiers, ce que nous appelons actualité, et qui à la longue se mue en histoire, peut être manipulé. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on utilise les médias pour fabriquer l'événement et gérer l'opinion. *«Khristo réfléchit. Il comprenait, oui, mais cela lui paraissait très étrange. Des événements se produisaient, les journaux publiaient des articles. Que cet enchaîne-*

ment puisse être orchestré — on provoquait des événements pour pouvoir écrire des articles —, c'était une idée qui ne l'avait jamais effleuré.» À la décharge de Khristo, il faut dire que cette idée, trois quarts de siècle plus tard, continue d'effleurer très peu de gens.

Dès le début, on sent que Furst s'est ici lancé dans un projet de plus grande ampleur. Habitué de le voir survoler les situations les plus complexes avec cette touche légère et un rien nonchalante de dandy et de sombre viveur parachuté chez Mata Hari, on est fasciné de le suivre tandis que, page après page, il assoit son histoire sur les genoux de l'Histoire. Il ne lui faut pas moins de 100 pages pour s'acquitter de la formation de l'agent Stoiànev derrière le Rideau de Fer, et ainsi nous attirer (ça sent l'archive déclassifiée!) au cœur de la plus formidable machine secrète de l'histoire: les services de renseignement soviétiques.

Cette machine, la massacrant bureaucratie emballée et son long bras de l'ombre dont la mission est d'établir les avant-postes de la terreur stalinienne dans le monde, Furst, après d'autres (Gide, Camus, Orwell, Koestler), tente d'en saisir la déshumanisante logique inhérente: *«S'il avait existé un moyen de punaiser une pensée, ils l'auraient trouvée et utilisée.»* Et nous voici en Espagne, où la paranoïa stalinienne et ses implacables délires vont paver la voie à Franco. Khristo parvient à s'échapper et à passer en France, où il va se recycler en serveur de brasserie, connaître l'amour, etc. Ensuite, il va entrer dans la Résistance. Puis passer au service des Américains, dont les irrésistibles bonnes intentions ne lui laissent pas vraiment le choix. Occasion pour notre homme de comparer les méthodes, pris qu'il est entre les deux empires

qui s'apprentent à se partager le monde: *«Les notes de restaurants n'étaient rien comparées à ce qu'ils dépenseraient pour lui une fois l'opération enclenchée. Le NKVD, pensait-il, aurait bâti un complot des plus élaborés pour arriver au même résultat, à base de coercition et d'idéologie, jouant sur tous les points de pression humains susceptibles d'être mis à nu. Les Américains, eux, combattaient avec l'argent et la technologie...»*

L'argent et la technologie d'un côté, la duplicité et l'idéologie de l'autre: on serait tenté de dire qu'on sait, aujourd'hui, qui a gagné, si les choses n'étaient pas un tout petit peu plus compliquées en réalité. Exemple: le mariage de l'argent et de la technologie peut finir par fonder une autre idéologie... De toute manière, le problème de Khristo Stoiànev est autre: survivre au jour le jour à ses relations passées avec des gens et agents pour qui, même à Mexico, on n'est jamais tout à fait à l'abri d'un coup de pic à glace dans le dos. Et accessoirement à son parachutage par l'OSS (ancêtre de la bonne vieille CIA) au-dessus d'une campagne tchèque prise en serre entre les forces allemandes et soviétiques. On est à l'hiver 45, les routes de Bratislava grouillent de rôdeurs, de troupes en déroute et de déserteurs allemands de 16 ans pendus aux lampadaires, et revoici, à la nuit tombée, le beau Danube bleu. On ne pêche jamais deux fois dans le même fleuve. Les hommes suivent ou pas le courant et ils passent et l'histoire va de l'avant, comme l'œuvre de monsieur Alan Furst, puissante.

hamelin3chouette@yahoo.ca

LES SOLDATS DE LA NUIT

Alan Furst
traduit de l'anglais par Jean Esch
Éditions de l'Olivier,
Paris, 2010, 541 pages

Tout seuls ensemble

CHRISTIAN
DESMEULES

Difficile de traduire en mots des moments de grâce pure, de mort imminente, de victoire secrète ou d'abandon. Tandis qu'on est accroché à une paroi de

glace au petit matin, questionnant son sens du jugement, au bord de l'hypothermie en altitude, marchant toujours plus loin, la tête dans les nuages et le cœur dans la gorge, la montagne commande le silence.

C'est le défi lancé par Hélène

Guy et Jean-Nicolas Grieco à une vingtaine d'amoureux de la montagne, écrivains d'un jour ou auteurs confirmés qui, dans *Second de cordée* (XYZ), explorent la nécessaire et fragile interdépendance qui raccorde les grimpeurs entre eux.

Réunis ici en partie par «La Traversée», l'Atelier québécois de géopoétique rattaché à l'Université du Québec à Montréal, les récits évoquent des tentatives d'ascension du mont

Blanc, du Cho-Oyu ou du mont McKinley, racontent une initiation à l'escalade de glace ou rament le souvenir de voyages au Népal ou au Nevada.

Un ouvrage qui, comme tout recueil, a ses hauts et ses bas. Ainsi, plusieurs textes semblent souffrir d'un manque de recul (ou d'art) qui en diminue l'intérêt littéraire, mais aussi la portée auprès d'un public plus large que la seule communauté des grimpeurs.

E N B R E F

Salon du livre ancien

C'est ce week-end que se tient le 27^e Salon du livre ancien de Montréal, en hommage à Lewis Carroll, père d'*Alice au pays des merveilles*. Une trentaine de libraires du Québec et du monde y seront. Parmi les 10 000 livres à l'étal, antiquités, livres d'art, canadiens, éditions originales et signées, reliures, cartes et gravures, mis en vente entre 25 \$ et 25 000 \$. Au Pavillon McConnel de l'Université Concordia, 1400 de Maisonneuve Ouest, à partir de samedi midi. — *Le Devoir*

Prix du Roman du Salon du livre du Saguenay

Guy Lalancette a remporté le Prix littéraire roman 2010 du Salon du livre du Saguenay—Lac-Saint-Jean pour *La Conscience d'Eliah* (VLB éditeur). Dans le récit du petit Eliah Pommovsky, trouvé désarticulé quelques jours avant Noël, le jury a vu une histoire *«racontée sans censure, grâce à la perspective de sa conscience squatteuse [qui] bouleverse par sa complexité, touche par son infinie tristesse, captive par la beauté de la langue.»* L'auteur recevra officiellement son prix à l'ouverture de la 46^e édition du Salon, le 30 septembre prochain. Dans la même catégorie, le *Nevada est mort*, d'Yves Trotter (Hurtubise), a été retenu finaliste. Une mention spécia-

le est accordée à Mylène Bouchard pour *La Garçonnière* (La Peuplade). Les prix du Salon du livre du Saguenay sont remis à des auteurs de la région. — *Le Devoir*

La bible, en pattes de mouches

L'artiste visuel Simon Bertrand performe et expose *Les Réécritures*, à la Maison de la culture Marie-Uguay. Bertrand retranscrit, à la main, sur une toile de 16 par 5 pieds, la nouvelle traduction de la Bible. Maintenant à mi-chemin de sa copie — 900 pages, retranscrites en deux ans —, Bertrand poursuit le travail pendant l'exposition. Débutés avec *L'Odyssée* d'Homère et *L'Épopée de Gilgamesh*, ces doubles manuscrits permettent à l'artiste de se *«mettre à l'épreuve, de voyager, en suivant les personnages, de façon similaire. Ça devient un mouvement, un déplacement dans le temps et l'espace.»* Inspiré par Rober Racine, *Les Réécritures* ouvrent un dialogue autour des textes fondateurs. *«Le côté pattes de mouche, écrit à la main, humanise ces textes bien rangés en bibliothèque. Les gens y voient quelque chose de familier. Le projet dépasse un peu l'entendement, admet toutefois l'artiste. C'est comme si je me demandais de compter jusqu'à un million. Il y a une forme de vertige, de ma part comme pour les spectateurs.»* À la maison de la culture Marie-Uguay, jusqu'au 10 octobre. — *Le Devoir*

Les Éditions de

l'HEXAGONE félicite

Fernand OUELLETTE

récipiendaire de la médaille de l'Académie des lettres du Québec

vlb éditeur félicite

Alexandre LAZARIDÈS

lauréat du Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec pour son roman *Adieu, vert paradis*

www.edhexagone.com
www.edvlb.com

f t

La littérature selon Jean-Louis Major

LOUIS CORNELLIER

Professeur émérite au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa et membre de l'Ordre et de la Société royale du Canada, Jean-Louis Major, dans *Appartenances*, nous livre, selon son éditeur, ses *«confessions littéraires»*. Cet *«essai en pièces détachées»* présente, plus précisément, *«une réflexion à propos de pratiques de l'écriture»*, déclinée sous diverses formes: récit autobiographique, fragments, texte savant.

Quand il raconte son entrée en littérature ou réfléchit plus savamment sur ce qui constitue la spécificité de la littérature — *«une individuation du langage»* —, Major intéresse avec élégance. Quand il se fait polémiste, pour déplorer le *«culte de la*

bêtise» médiatique, la prétentieuse inculture universitaire ou pour cracher sur l'œuvre de Claude Jasmin, tout cela gratuitement, il désole.

Facétie littéraire à l'ancienne, «Pied de nez livresque», le dernier chapitre de cet ouvrage, se veut une réflexion sur les rapports entre l'écriture et la publication, mais s'avère plutôt du remplissage cabotin. Au total, force est de conclure que Major sait écrire, mais ne sait pas toujours quoi dire.

Collaborateur du Devoir

APPARTENANCES

ESSAI EN PIÈCES DÉTACHÉES
Jean-Louis Major
David
Ottawa, 2010, 306 pages

XYZ éditeur

Bertrand Gervais

Comme dans un film des frères Coen

roman

Un homme en pleine crise de la cinquantaine et un roman qui flirte avec le cinéma: étonnant!

www.editionsxyz.com

Olivieri librairie > bistro

Dans le cadre des Rencontres du CRILCQ **ANTHONY PHELPS**

Au cœur de la littérature

Lundi 27 septembre 19 h 00

Dans le cadre d'une série de rencontres d'auteurs québécois d'origine haïtienne, organisée par le CRILCQ, en collaboration avec la librairie Olivieri et l'Elf. À suivre!

Avec le soutien du Conseil des arts du Canada et de la Sodéc.

Entrée libre / réservation obligatoire

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Photo : Simone Lissade-Métellus

Sous l'alphabet des songes

AVEC **Anthony Phelps**
Poète de renommée internationale, écrivain phare de la littérature haïtienne, il a été contraint à l'exil et vit depuis à Mt. Il est notamment l'auteur de *Mon pays que voici*.

ANIMATEUR **Pierre Nepveu**

LITTÉRATURE

Eduardo Galeano, prix Stig Dagerman

La joie de raconter

Le 14 septembre, Eduardo Galeano a reçu à Laxön, en Suède, le prestigieux prix littéraire attribué chaque année par la société Stig Dagerman à un écrivain ayant contribué à promouvoir une parole libre dans le monde. Les membres du jury ont affirmé que Galeano «a toujours été du côté des condamnés de la Terre, sans pour autant prétendre être leur porte-parole car, comme il le dit lui-même, chacun d'entre eux a sa propre voix mais le monde ne les écoute pas. Galeano, lui, les écoute».

SUZANNE GIGUÈRE

Beaucoup de temps a passé depuis que l'écrivain uruguayen a écrit *Veines ouvertes de l'Amérique latine* (1971), une œuvre de référence pour tous ceux qui veulent comprendre l'histoire et la réalité de ce continent.

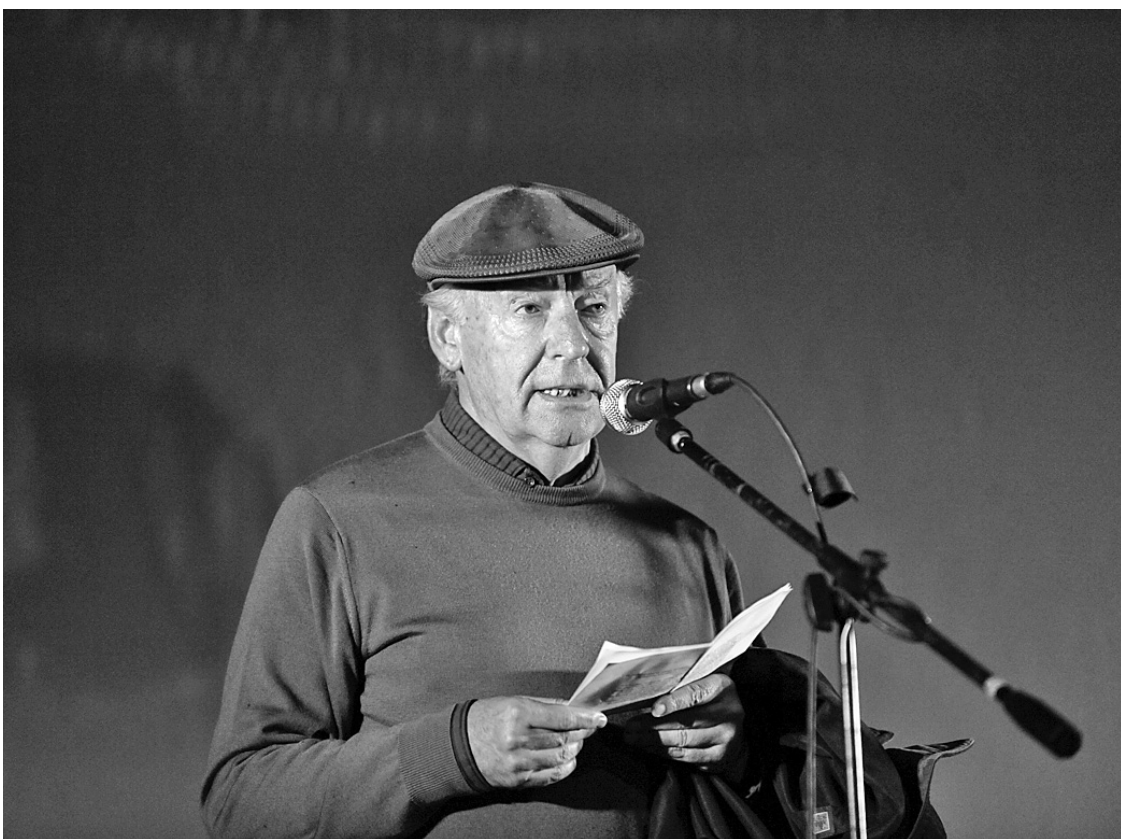
Le point de départ de son essai est une énigme: pourquoi cette terre si richement dotée par la nature a-t-elle été si peu favorisée sur les plans social et politique? Cet ouvrage, aussi palpitant qu'un roman policier, raconte avec passion, lucidité et indignation l'histoire de ce que Eduardo Galeano nomme «le pillage» du continent latino-américain, d'abord par les Espagnols et les Portugais, puis par l'Occident en général et les élites locales. Toujours engagé en faveur des humanités oubliées, il a par la suite essayé d'écrire de manière toujours plus brève, travaillant patiemment ses histoires et les restituant dans une prose simple.

Paroles vagabondes (Las Palabras Andantes), texte littéraire inédit en français, s'inscrit dans cette démarche. Il rassemble des textes courts — légendes, rêves, fables, anecdotes — que l'auteur a écoutés dans la rue ou au cours de ses voyages. En Amérique latine, l'art du conte puise dans les traditions orales des sociétés indigène, africaine et, dans une moindre mesure, créole. La tradition européenne des sorcières, des esprits et des fantômes, adoptée par les Créoles se mêle à celle d'origine indigène et africaine des dieux de l'eau, de la forêt et des montagnes. Galeano les disperse (sorcières, dieux) au hasard dans son livre, aux côtés des pauvres mortels.

L'impossible rêve

Au fil des récits teintés de «réalisme merveilleux», on croise Fernando, qui ne peut plus dormir parce qu'il ne peut plus rêver; il avait conservé tous ses rêves dans un sac de supermarché. Or le sac s'est ouvert et les rêves se sont échappés. On croise aussi un homme amoureux d'une étoile et qui est abandonné par elle, Montón, l'ex-dévoit qui mène une vie de patachon, «*passé ses jours et ses nuits avachi dans le doux hamac d'une poitrine de femme, à rissoler dans l'amour*». En carnation, le satyre pulvérisé en poussière d'étoiles et une sorcière altière «*d'une impardonnable beauté*» qui fait exploser le cœur des hommes qui la regardent.

Dans une série intitulée «Fenêtres», la voix d'Eduardo Ga-



PABLO PORCIUNCULA AFP

L'écrivain uruguayen Eduardo Galeano photographié en octobre 2009, lors d'un discours prononcé à Montevideo

leano, qui n'a jamais accepté l'indignité comme destin, se fait plus politique. L'écrivain libère et valorise la parole des oubliés. Fenêtre sur les murs de Buenos Aires: «*J'ai aim. J'ai déjà mangé mon f*», de Lima: «*Nous ne voulons pas survivre. Nous voulons vivre*», de Mexico: «*Salaire minimum pour le président, pour qu'il sache ce que ça fait*». «Fenêtre sur l'utopie» résonne comme un appel à la résistance. Ce court fragment laisse entrevoir un monde meilleur tant désiré. Ce pourrait être un graffiti écrit sur un mur aux forums sociaux de l'altermondialisme ou un slogan scandé par le Mouvement des Sans-Terre. «*Elle est à l'horizon*», dit Fernando Birri. *Je m'approche de deux pas, elle s'éloigne de deux pas. J'avance de dix pas et l'horizon s'enfuit dix pas plus loin. J'aurai beau avancer, jamais je ne l'atteindrai. A quoi sert l'utopie? Elle sert à cela: à cheminer.*

Chez Galeano, la joie de raconter ne se dément jamais. L'écrivain est de nouveau emporté par le simple plaisir de la narration. «*Fenêtre sur l'arrivée*» évoque le rituel lors du baptême d'un enfant. «Il reçoit un coquillage: «*Pour que tu apprennes à aimer l'eau*»; on ouvre la cage d'un oiseau prisonnier: «*Pour que tu apprennes à aimer l'air*»; on lui donne une fleur de géranium: «*Pour que tu apprennes à aimer la terre*»; et on lui offre aussi une petite bouteille fermée: «*Ne l'ouvre jamais, jamais. Pour que tu apprennes à aimer le mystère*.» «Fenêtre sur la mémoire» nous enseigne que chez les Indiens du nord-ouest de l'Amérique, l'artiste qui se retire remet son œuvre maîtresse au plus jeune potier, qui la fracasse contre le sol, la casse en mille morceaux qu'il incorpore à sa propre argile.

Une écriture légère

L'écriture d'Eduardo Galeano, drôle, émouvante, féroce, demeure légère. Elle ressemble à une petite musique qu'il conviendrait de lire à haute voix. Cueilleur et passeur de paroles vagabondes, l'écrivain s'impose comme un conteur à la verve communicative. On a parfois l'impression qu'il nous regarde dans les yeux et

nous demande d'aiguiser notre imagination pour goûter pleinement l'imaginaire latino-américain. Saluons la maison d'édition indépendante Lux, spécialisée dans l'histoire des Amériques, qui compte quelques titres prestigieux à son actif, auxquels vient s'ajouter la signature d'Eduardo Galeano. *Paroles vagabondes* nous livre un témoignage à trois dimensions: pédagogique pour le travail de mémoire, politique pour résister contre l'oubli et poétique pour attiser l'esprit de liberté qui git au cœur de l'expérience collecti-

ve d'un continent entier. Soulignons enfin le soin tout particulier apporté à cette édition, rehaussée des gravures de José Francisco Borges, petites taches poétiques enchâssées dans le texte.

Collaboratrice du Devoir

PAROLES VAGABONDES

Eduardo Galeano
Gravures de José Francisco Borges
Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Lolita Chaput
Lux éditeur, collection «Orphée»
Montréal, 2010, 336 pages



Photo: © Martine Doyon

Les Éditions XYZ félicitent Anne Élane Cliche, finaliste au prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, pour son roman *Mon frère Ésaï*.

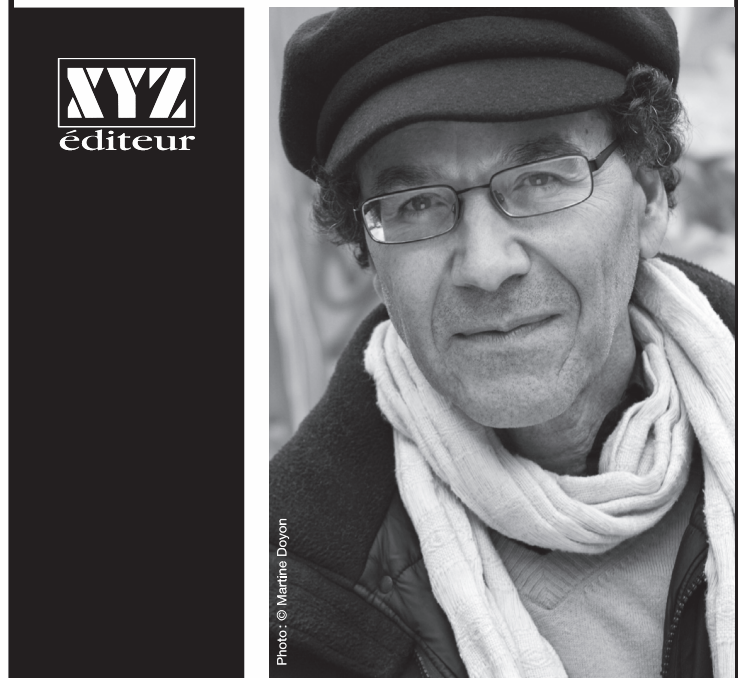


Photo: © Martine Doyon

Félicitations à Daniel Castillo Durante, élu membre de la Société royale du Canada (division des lettres et sciences humaines).

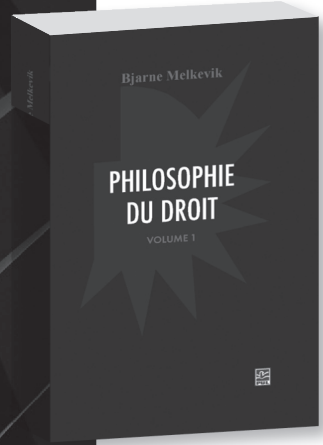
L'élection à la Société royale du Canada constitue le plus grand honneur qui puisse être accordé à un universitaire œuvrant dans les domaines des arts, des lettres et des sciences.

www.editionsxyz.com

Presses de
l'Université
LavalNouvelles
parutions

PHILOSOPHIE

BJARNE MELKEVIK



Que signifie penser
philosophiquement
le droit ?

670 pages • 70,00 \$

NIKLAS LUHMANN

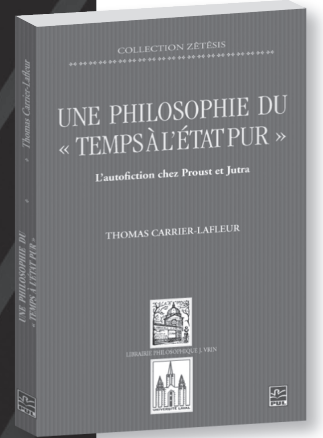
Traduction française de STÉPHANE BOUCHARD



L'auteur propose de
porter le regard sur le
système global de la
société.

166 pages • 30,00 \$

THOMAS CARRIER-LAFLEUR



Cette étude s'inscrit dans
la lignée des travaux sur
l'autofction.

215 pages • 30,00 \$

ADMINISTRATION

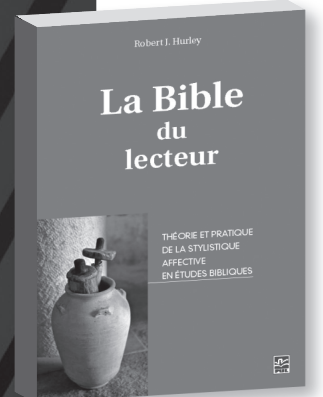
PASCAL FRANÇOIS,
NABIL KHOURY, PIERRE LAROCHE

Ce livre s'adresse
aux étudiants
universitaires ainsi
qu'aux professionnels
de la finance

534 pages • 80,00 \$

SCIENCES RELIGIEUSES

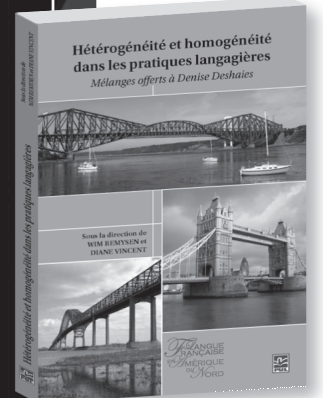
ROBERT J. HURLEY



Pour convaincre un
lecteur, un texte biblique
se sert de divers
mécanismes textuels.

276 pages • 29,95 \$

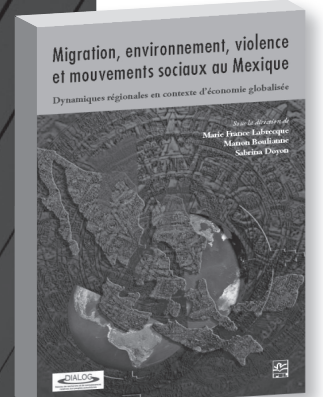
LANGUE ET LINGUISTIQUE

Sous la direction de
WIM REMYSEN et DIANE VINCENT

Plusieurs textes inédits
rendant hommage à
Denise Deshaies,
professeure de
socio-linguistique.

236 pages • 30,00 \$

ANTHROPOLOGIE

Sous la direction de
MARIE FRANCE LABRECQUE,
MANON BOULIANNE, SABRINA DOYON

La situation d'un
certain nombre de
peuples autochtones
y est mise en lumière.

380 pages • 49,95 \$

www.pulaval.com

Visitez les Presses

E N B R E F

Le Wall Street
Journal lance
un cahier Livres

Le *Wall Street Journal* (WSJ) lance un cahier Livres, une initiative surprenante pour un quotidien économique, surtout en ces temps où la plupart des journaux américains réduisent l'espace consacré à la littérature. L'estocade fait partie de la guerre que le WSJ mène au *New York Times*. Depuis que le magnat australien Richard Murdoch, fondateur de News Corp, a pris la tête du WSJ, les attaques et escarmouches contre le *New York Times* se multiplient. Au printemps, le WSJ ajoutait à son contenu des pages consacrées à la ville et la vie de New York. Le WSJ a déjà

gagné la première manche, avec son site Internet payant et l'accroissement de son lectorat. — *Libération*

Un bestiaire
délirant et poétique

Marc Sauvageau fait paraître chez Planète Rebelle un audacieux bestiaire qui mêle allègrement conte et poésie, *Bestiaire délirant, et Dieu créa les animaux à notre image*. On y rencontre une araignée voisine d'une étoile polaire, un faon qui se demande à quoi il ressemble quand il sera grand, ou encore une sangsue chassée d'un plateau de tournage, qui s'accroche aux auriculaires de ses producteurs. Voilà de quoi s'amuser. — *Le Devoir*

QUEBECOR

présente le

26^e FESTIVAL INTERNATIONAL de la POÉSIE

Du 1^{er} au 10 octobre 2010

Repas-poésie

(Réservation recommandée)

Art de ville Thé-poésie : 10 h - 2, 3, 7, 8, 9 et 10 oct.
16 h - 2, 3, 9 et 10 oct.

Au Four à bois Dîner-poésie : 12 h - 2 et 4 au 9 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 - 2 et 4 au 9 oct.

Café Bar Zénob Pique-nique-poésie : 12 h - 2 au 10 oct.

Café Le Bucafin Dîner-poésie : 12 h - 4 au 8 oct.

Café Morgane -
Librairie Morin Muffin et poésie : 11 h - 3 et 10 oct.

Bistro l'Ancêtre Souper-poésie : 18 h - 5 et 6 oct.

Il Circo Pâtes et Passion Souper-poésie : 18 h - 6, 7, 8, 9 oct.

L'Essentiel Dîner-poésie : 12 h - 2, 3, 4, 9 et 10 oct.
Souper-poésie : 17 h 30 - 2, 3, 9 et 10 oct.
18 h - 4 oct.

Le Lupin Dîner-poésie : 12 h - 3, 5, 6, 7, 8 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 - 2, 3 et 5 au 10 oct.

Le Manoir du Spaghetti Dîner-poésie : 12 h - 2, 3, 8, 9, 10 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 - 6, 7, 8 oct.

Le Rouge-win Souper-poésie : 18 h 30 - 3, 6, 7, 8 et 10 oct.

Le Sacristain Tartine et poésie : 9 h - 4 au 8 oct.
Souper-poésie : 18 h - 4 et 8 oct.

Le Saint-Germain Bistro Souper-poésie : 18 h 30 - 2 au 10 oct.

Maison de la culture Pique-nique-poésie : 12 h - 2 au 10 oct.
Apportez votre lunch

Ateliers d'écriture

Café Morgane
15 h et 20 h - 2 au 10 oct.
Réservation 24 h d'avance

Maison de la culture
15 h - 2, 3 et 5 au 10 oct.

Le Sacristain
15 h - 5, 6 et 7 oct.

Musée des Ursulines
14 h - 2, 3 et 6 au 10 oct.

Apéros-poésie

Bar l'Hexagone - Hôtel Delta
Apéro-poésie : 17 h - 7 et 8 oct.

Maison de la culture
Apéro-poésie : 3 au 8 et 10 oct.

Café-bar Zénob
Apéro-poésie : 17 h - 2 au 10 oct.

Maison Hertel de la Fresnière
Apéro-poésie : 2 et 9 oct.

L'Embuscade Café Galerie
Scotch et poésie : 15 h - 2, 3 et 5 au 10 oct.

Les douces lectures

Art de ville
20 h - 2, 3 et 7 au 10 oct.

Café Bar Zénob
20 h 30, 23 h - 1 au 10 oct.
19 h - 2 et 3 oct.

Café Morgane-Librairie Morin
15 h - 2 au 9 oct.
19 h 30 - 2 au 8 oct.

Poètes invités

Prix de poésie

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1 Grand Prix Quebecor du Festival International de la Poésie-2010 CATALANO, Francis	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
2 Prix Piché de poésie UQTR AUBIN, Marie-Charlotte	*							*	*	
3 Finaliste Prix Piché de poésie UQTR MARCHAND, Audrey-Anne	*							*	*	
4 Prix Félix-Antoine-Savard de Poésie-2010 et Prix Alain-Grandbois-2009 DELAND, Monique	*							*	*	
5 Prix Émile-Nelligan-2010 TURCOT, François								*	*	
6 Prix Jean-Lafrenière/Zénob-2009 LEBLANC-POIRIER, Daniel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
7 Prix International de Poésie Antonio Viccaro-2010 DESGENT, Jean-Marc	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
8 Prix Jaime-Sabines-Gatien-Lapointe-2010 MARTEL, Émile		*	*	*	*	*	*	*	*	*
9 Prix du Gouverneur Général-Poésie-2009 MONETTE, Hélène							*	*	*	*
10 Prix Athanase-David-2010 DESAUTELS, Denise							*	*	*	*
11 Prix ANEL-AQPF de poésie-2010 ROY, André							*	*	*	*
12 Prix Études françaises-2009 DORION, Hélène					*	*	*	*	*	*
13 Prix Jovette-Bernier 2009 MORENCY, Joanne			*	*	*	*	*	*	*	*
14 Prix Jacques-Poirier-2009 RINGUET, Chantal		*	*	*	*	*	*	*	*	*
15 Prix Trillium-Poésie-2010 MATTEAU, Michèle (Ontario)							*	*	*	*
16 Prix Innovation en enseignement de la poésie-2010 BOLDUC, Étienne	*									
17 Finaliste Prix Innovation en enseignement de la poésie-2010 BROCHU, Josée	*									
18 Prix national de poésie en immersion en langue française 2010 KEBBE, Maryam (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes québécois

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
19 ATALLA, Nora	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
20 BACON, Joséphine					*	*	*	*	*	*
21 BEDDIARI, Salah		*	*	*	*	*	*	*	*	*
22 BERGERON, David					*	*	*	*	*	*
23 BLAIS, Geneviève	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
24 BOUCHARD, Sylvie					*	*	*	*	*	*
25 BOUCHER, Denise					*	*	*	*	*	*
26 BOULANGER, Patrick	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
27 BRASSARD, Denise								*	*	*
28 BROUILLETTE, Marc-André					*	*	*	*	*	*
29 CANTIN, David	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
30 CHAUVETTE, Annick					*	*	*	*	*	*
31 CHEVARIER, Corinne					*	*	*	*	*	*
32 CHOLETTE, Mario					*	*	*	*	*	*
33 CROISETIÈRE, Mathieu			*	*	*	*	*	*	*	*
34 CYR, Véronique		*	*	*	*	*	*	*	*	*
35 DAOUST, Jean-Paul								*	*	*
36 DARGIS, Daniel		*	*	*	*	*	*	*	*	*
37 DAVID, Carole					*	*	*	*	*	*
38 DESJARDINS, Louise	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
39 DESPATIE, Stéphane								*	*	*
40 DES ROCHES, Roger								*	*	*
41 DIAMOND, Ann					*	*	*	*	*	*
42 FIORAMORE, Pascal-Angelo	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
43 GARNEAU, Jacques					*	*	*	*	*	*
44 GAUCHER, Dominique	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes canadiens

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
45 GUERRETTE, François					*	*	*	*	*	*
46 HORIC, Alain					*	*	*	*	*	*
47 JEAN, Guy		*	*	*	*	*	*	*	*	*
48 JUTEAU, Monique				*	*	*	*	*	*	*
49 JUTRAS, Benoît	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
50 LAFLEUR, Annie		*	*	*	*	*	*	*	*	*
51 LAFORCE, Monique		*	*	*	*	*	*	*	*	*
52 LALONDE, Gabriel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
53 LA FRENÈRE, Jean-Marc		*	*	*	*	*	*	*	*	*
54 LECOMPTE, Luc				*	*	*	*	*	*	*
55 LÉVESQUE, Geneviève		*	*	*	*	*	*	*	*	*
56 MESTOKOSHO, Rita				*	*	*	*	*	*	*
57 MORENCY, Catherine				*	*	*	*	*	*	*
58 PLEAU, Michel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
59 RICARD, André	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
60 ROGER, Éric				*	*	*	*	*	*	*
61 SALMERON, Odelin		*	*	*	*	*	*	*	*	*
62 SIOUI, Jean				*	*	*	*	*	*	*
63 THÉORET, France				*	*	*	*	*	*	*
64 THIBAUT, Martin	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
65 TREMBLAY, Tony				*	*	*	*	*	*	*
66 WORLITZKY, Aspasia				*	*	*	*	*	*	*
67 YOUNSI, Mohamed				*	*	*	*	*	*	*

Poètes internationaux

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
68 BOURAOUI, Hedi (Tunisie / Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
69 BRIDEAU, Sarah Marilou (N-Brunswick)				*	*	*	*	*	*	*
70 CHAMPEAU, Nicole V. (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
71 GABOURY-DIALLO, Lise (Manitoba)				*	*	*	*	*	*	*
72 HARBEC, Hélène (N-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
73 HAUSNER, Beatriz (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
74 MORGAN, Dwayne (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
75 AFANADOR, Luis Fernando (Colombie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
76 AVECILLAS, Cristian (Équateur)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
77 BARTOLOMÉ, Efrain (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
78 BOZIER, Raymond (France)				*	*	*	*	*	*	*
79 DAINE, Véronique (Belgique)				*	*	*	*	*	*	*
80 DE BRITO, Casimiro (Portugal)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
81 DELGADO ACOSTA, Fadir (Colombie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
82 DRACIUS, Suzanne (Martinique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
83 FUTORANSKY, Luisa (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
84 ILEA, Letitia (Roumanie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
85 ISTARU, Ana (Costa Rica)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
86 JAMBON, Kirby (Etats-Unis)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
87 KADIISKI, Kiril (Bulgarie)				*	*	*	*	*	*	*
88 LAYE, Barnabé (Bénin-France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
89 LOUBES, Jean-Paul (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
90 MARIN, Robinson (Colombie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
91 MARTINEZ CARRERA, Gloria (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
92 MARTS, Antonio (Mexique)				*	*	*	*	*	*	*
93 NNA, Pierre Collin (Cameroun)				*	*	*	*	*	*	*
94 O'SULLIVAN, Derry (Irlande)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
95 RADHI, Hasan Abed (Iraq)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
96 SAHIONI SOUFI, Malak (Syrie)				*	*	*	*	*	*	*
97 SALGADO, Julio César (Argentine)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
98 SALHI, Abdel-Ilah (Maroc)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
99 SANDOVAL, Renato (Pérou)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
100 SEKIGUCHI, Ryoko (Japon/France)				*	*	*	*	*	*	*
101 SMITH, Frank (France)		*	*	*	*	*	*	*	*	*
102 SORRENTE, Dominique (France)				*	*	*	*	*	*	*
103 THION, Michel (France)				*	*	*	*	*	*	*
104 VERREY, Laurence (Suisse)				*	*	*	*	*	*	*

Poètes internationaux

Info-Festival : 819 379-9813

Site Internet : www.fiptr.com

Vous trouverez notre programmation complète chez tous les hôtes du Festival.



Grande soirée de poésie Quebecor

Samedi 9 octobre 20 h.

25 poètes sur scène à la Maison de la culture. Prix 15 \$ taxes incluses. Réservations billetterie de la salle J.-A.-Thompson entre 11 h et 18 h : 819 380-9797 ou billetterie@v3r.net ou 1 866 416-9797 (sans frais).

Conseil des arts
et des lettres

Québec



Avec la participation de :
- Ministère de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine
- Ministère du Tourisme
- Office Québec-Amériques pour la jeunesse



bonjourquebec.com



GOUVERNEUR
HÔTEL
TROIS-RIVIÈRES

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie



Patrimoine
canadien

Canada



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

LE DEVOIR
Libre de penser

100 ans
du régime
sur le territoire

CENTRE DE LA
FRANCOPHONIE
DES AMÉRIQUES

LIVRES

PHOTOGRAPHIE

Le monde selon Michou

La femme du premier ministre propose des images de voyage réalisées à l'occasion de courts séjours à l'étranger au profit de la Croix rouge canadienne

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Elle fait tout de suite penser à une avocate d'un cabinet du Vieux-Montréal, cette élégante dame blonde au tailleur chic installée dans l'atrium du dernier étage d'un grand hôtel de la rue Saint-Jacques. Voix douce, pleine de civilités, on perçoit d'emblée son habitude du monde et de ses bons usages.

Ancienne éducatrice auprès d'enfants en difficulté, devenue femme d'un premier ministre, Michèle Dionne collectionne les présidences d'honneur de différents événements caritatifs, dont des soirées-bénéfices de la Croix-Rouge. Présente sur toutes les scènes depuis des années, elle est néanmoins en situation d'isolement par rapport aux projecteurs qu'attire à lui Jean Charest au quotidien. Et la voilà qui tente de défendre ses photos au moment où son mari se présente devant la commission d'enquête sur la nomination des juges au Québec...

Au cours des quatre dernières années, «dans l'intention de favoriser le financement de la Croix-Rouge», explique-t-elle en entrevue, Michèle Dionne a réalisé des photographies de différents chantiers de l'organisme qu'elle a visités à travers le monde, à l'occasion de «missions», terme un peu gonflé qui renvoie presque à un univers d'engagement religieux. *Missions*, titre aussi de son livre, «a été tiré à 10 000 exemplaires. J'espère qu'on en vendra beaucoup, puisque les profits sont versés à l'organisme.» Peu ou prou de photographes de ce niveau peuvent espérer voir leurs clichés être autant diffusés.

Pour constituer le corpus de photos de ce livre, Michèle Dionne a profité de visites of-

ficielles de son mari en Inde, mais aussi d'autres brefs séjours à l'étranger entrepris par elle seule. Au total, son livre évoque six pays. Lors de ses séjours, Michèle Dionne rencontre des hommes politiques locaux — elle en décline les noms comme des perles qu'on enfile — constate les progrès des équipes de la Croix-Rouge et conserve au final quelque temps libre pour se consacrer à la photographie. Son matériel: un petit appareil de poche ainsi qu'un appareil photo numérique de type reflex, déjà un peu daté, utilisé avec deux lentilles aux montures de plastique.

«Je ne suis pas une photographe professionnelle, mais je crois que j'ai un bon œil. Et je suis heureuse de montrer par mes photos des choses extraordinaires.»

Influences

«Mon père aimait la photo. Il nous filmaït aussi beaucoup.» D'autres influences que celle du paternel pour soutenir sa pratique de la photographie documentaire? Dorothea Lange, Gerda Taro ou autre Leni Riefenstahl? Pas vraiment. «Nous avons plusieurs grands photographes au Québec», se contente-t-elle de dire, tout en avouant surtout une passion pour la peinture et la sculpture, en tant que collectionneuse.

«J'ai acheté ma première œuvre à 16 ans en France, à Saint-Paul-de-Vence: une lithographie de Riopelle! On croyait alors que ce serait moins cher à acheter en France qu'au Québec. Mon père m'avait avancé l'argent. Puis, durant mes vacances d'été, alors que j'étais étudiante, j'ai travaillé dans une galerie d'art à Sherbrooke. Je dépensais tout l'argent que je gagnais à acheter des œuvres. Je regrette



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Photographe amateur, Michèle Dionne est une professionnelle des campagnes de financement, notamment pour la Croix-Rouge. Elle publie son premier livre de photographies cette semaine, préfacé par le prince Albert de Monaco.

même aujourd'hui de n'en pas avoir acheté davantage.»

Dans la fenêtre qu'elle ouvre sur le réel avec ses photographies, Micheline Dionne ne se permet pas de montrer les scènes troublantes dont elle évoque pourtant la réalité au fil de la conversation, ou même dans quelques-unes des présentations qu'elle signe dans les différentes parties de son livre. «Je demande la permission avant de prendre une photo. Si les gens ne sont pas d'accord, je laisse tomber. J'aime beaucoup les portraits, les regards... Je veux témoigner de l'espoir. De l'optimisme. Je suis optimiste par

rapport à la vie et je ne tiens pas à montrer le côté sombre. Je ne veux pas faire de photographies de moments tristes. Je suis une optimiste! Il faut montrer l'histoire de ces gens, mais on en a vu beaucoup, des images de la misère. Il y en a aussi chez nous, de la misère.» Pourquoi alors ne pas montrer aussi le cas du Québec? «Je voulais me concentrer à montrer ce que nous faisons à l'international, par le biais de la Croix-Rouge.»

Si elle opère à l'évidence des choix bien précis quant à ce qu'elle souhaite montrer ou non, Michèle Dionne n'en soutient pas moins que c'est bien le

réel qu'elle donne à voir. «Mon regard est authentique. D'ailleurs, mes photos ne sont pas du tout retouchées avec Photoshop. C'est tel que je l'ai vu. Parfois, je me demande comment j'ai fait ça! On me demanderait de la refaire que je ne saurais pas comment. Ça prend du cran pour faire un livre de photos lorsqu'on n'est pas une photographe professionnelle!»

Contradiction?

Missions est coiffé d'une préface venue tout droit du palais de Monaco, signée par nul autre que «son Altesse sérénissime, le prince Albert II de

Monaco», l'ancien marquis des Baux. «C'est moi qui lui ai écrit pour lui demander une préface», explique Michèle Dionne, enthousiaste.

Depuis son rocher monégasque, paradis fiscal où on trouve la plus haute concentration de millionnaires au monde, le prince régnant affirme que le livre de Micheline Dionne offre la possibilité de prendre contact avec le réel d'un monde accablé. «Ces visages, malheureusement, écrit le prince, demeurent des idées abstraites pour tous ceux qui n'ont pas été sur le terrain. Ceux qui ne savent que les grandes épopées de l'action humanitaire mais n'en ont jamais côtoyé la réalité brute.» Les magazines sur papier glacé qui parlent régulièrement des sorties humanitaires du prince semblent en effet avoir du mal à parler d'autre chose que du strass d'une vie proprement royale.

N'est-ce pas un peu contradictoire de demander au prince d'un paradis du jeu et du fric de préfacier un livre sur l'importance de l'engagement humanitaire auprès des plus démunis? «Mais pas du tout! Bien au contraire. Il faut regarder du côté de ceux qui donnent et qui s'engagent. C'est ça, la philanthropie. On a besoin d'argent. C'est l'engagement du prince qui me concerne. C'est un engagement qui fait la différence.»

D'autres projets pour Michèle Dionne? «Je pense repartir bientôt pour Haïti. Je veux voir comment les choses ont évolué là-bas.»

Le Devoir

MISSIONS

Michèle Dionne
Éditions La Presse
Montréal, 2010, 256 pages

HISTOIRE

Boréal, le musée du papier à Trois-Rivières

« On a décidé de créer un nouveau centre d'exploitation, in situ, pour sauver ce patrimoine industriel-là »

CATHERINE LALONDE

Boréal, un nouveau centre d'histoire sur l'industrie papetière, ouvre ses portes à Trois-Rivières. Dans l'ancienne usine de filtration des eaux de la Canadian International Paper, le musée garde les histoires, intimement liées, du papier, de la forêt et de la rivière Saint-Maurice.

La papetière Canadian International Paper (CIP) ferme ses portes en 1988. L'usine de 1920 est rachetée par la ville de Trois-Rivières, et comme le Centre d'exposition sur l'industrie des pâtes et papiers, à l'étroit, doit déménager, le projet Boréal se trame autour du bâtiment. «On a décidé de créer un nouveau centre d'exploitation, in situ, pour sauver ce patrimoine industriel-là, explique Michel Jutras, directeur de la Corporation développement culturel de Trois-Rivières. On a gardé l'intégrité physique du bâtiment, et plusieurs sections intérieures.»

A l'époque un des plus grands moulins à papier au monde, les murs accueillent désormais l'exposition permanente de Boréal: une «interprétation de la grande aventure du papier au Québec», explique Jutras. On axe sur la présence de

l'humain, des travailleurs, de leurs histoires à eux. On trouve les témoignages d'anciens papetiers qui ont passé 40 ans de leur vie à l'usine.» S'ajoute, pour les jeunes visiteurs, une exposition temporaire, *Voyage au bout du monde*. Et les voûtes — l'ancien réservoir d'eau filtrée, au sous-sol — proposent un parcours des oubliés, un rallye qui présente tous les sans-noms qui ont, eux aussi, fait Trois-Rivières.

Parmi les témoignages, celui de Jean-Marc Blanchet. Entré à la CIP comme draveur à 51 ans, dans les années 1950, ce Menaud, ensuite «aide-mécanicien sur les calls» et assistant-contre-maitre, y a travaillé 36 ans. A sa visite de Boréal, le retraité de 84 ans a été ému de retrouver «la petite machine à papier en démonstration, qui était à l'école de papeterie» et sur laquelle il a travaillé. La conservation de l'usine, rappelle Michel Jutras, est importante, car «c'est là que le papier d'ici gagne une réputation mondiale et que Trois-Rivières devient capitale du papier». Et notre Menaud de rappeler que «les usines de papiers, c'était les meilleures pour faire de l'argent!».

Le Devoir

ESSAI

Le français en débat

LOUIS CORNELIER

Les débats sur le statut et la qualité de la langue française au Québec ne datent pas d'hier. Dans une anthologie intitulée *La langue au quotidien. Les intellectuels et le français dans la presse québécoise. Volume I: les douaniers de la langue, 1874-1957* (Nota bene, 2010), Karine Cellard et Karim Larose ont répertorié 118 textes à ce sujet qui ont paru dans les journaux québécois, le plus souvent dans *Le Devoir*.

Rédigés par des écrivains (Fréchette, Groulx, Grignon, Harvey), des journalistes (Buies, Bourassa, Asselin, Héroux, Laurendeau) ou des spécialistes (Laurence, Daviault), ces textes

illustrent l'allure et l'évolution du débat linguistique québécois avant la Révolution tranquille. On y retrouve les thèmes de la lutte contre les anglicismes, de la place des archaïsmes, du choix à faire entre l'universel (le français dit international) ou le particulier (le français typiquement canadien), du statut juridique du français au Canada et des responsabilités (individuelle ou collective) à assumer dans ce dossier.

Il fallait, disait-on il y a 100 ans, défendre la belle langue française, gardienne du passé et de la foi. «Nous parlons français tout simplement parce que la langue française est notre langue maternelle», écrira l'historien Michel

Brunet en 1957, annonçant par ces mots le ton plus moderne et plus politique des débats à venir. Notre langue maternelle, ajoutait-il, ne doit pas devenir «un article de musée».

Collaborateur du Devoir

Yvon Rivard

UNE IDÉE SIMPLE

Boréal

Une idée simple
Les Jeudis littéraires

Jeudi 30 septembre 19 h 30

Avec
Yvon Rivard, écrivain

Animation
Jonathan Livernois, Université McGill

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

Paulines

SODEC Québec

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Pierre Bertrand
La part d'ombre

160 pages, 22 dollars

Olivieri
librairie » bistro

LECTURES
OLIVIERI - LE NOROÎT

IAN LAUDA
Ouvrir

DARIO DE FACENDIS
Christ au calvaire

JEAN-MARC FRÉCHETTE
Hyacinthe et Apollôn

...et des poèmes de
Raison de hasard,
de JAUME PONT, seront lus.

Dimanche 26 septembre
À 15 HEURES

5219 Côtes-des-Neiges
Métro Côte des Neiges
RSVP: 514.739.3639
Brunch au bistro : 739.3303

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Falardeau en mémoire



LOUIS CORNELLIER

Je m'ennuie de Pierre Falardeau. De son entêtement à rappeler, à temps et à contre-temps, la nécessité de l'indépendance du Québec. Quand il vivait encore, il m'arrivait de le trouver redondant et déplacé, de déplorer son radicalisme intimidant. Falardeau connaissait mes désaccords avec lui et les respectait. La dernière fois que je l'ai vu, en avril 2009, il me suggérait justement d'organiser des débats, entre nous, dans les cégeps, pour confronter nos points de vue. Il voulait se battre, comme un guerrier, pour la cause de l'indépendance. J'optais plutôt pour la pédagogie, la persuasion. Vivant, Falardeau me heurtait souvent, mais mort, silencieux pour toujours, il me manque.

C'est donc avec grande joie que j'ai reçu le plus récent numéro du *Bulletin d'histoire politique*, dont le dossier principal est consacré au «cinéma politique de Pierre Falardeau». Un an après la mort du tonitruant polémiste, il fait bon se replonger dans le meilleur de son œuvre, pour se remettre en mémoire cette parole forte, unique, irremplaçable.

«Falardeau savait parfaitement», écrit Normand Baillargeon, présentateur du dossier, *qu'il n'est jamais aisé pour une œuvre d'art d'être engagée sans, aussitôt, se perdre comme œuvre d'art. [...] Comment Falardeau a-t-il résolu ce pérenne problème?*»

Mireille La France, historienne du cinéma, explore la question en se penchant sur *«la figure du héros dans le cinéma de Falardeau»*. Elle compare le traitement réservé aux événements d'octobre 1970 et aux rébellions de 1837-1838 par Michel Brault et Falardeau. Là où le premier choisit de montrer *«le drame humain et le désarroi»*, note-t-elle, le second illustre *«la révolte politique et la tragédie»*. Brault met en avant *«l'oppression, l'humiliation des victimes, mais jamais leur prise de conscience ni leur révolte contre cette oppression»*, ce que fait Falardeau, qui s'intéresse aux motivations des militants. Quand Brault, dans *Les ordres* et *Quand je serai parti... vous vivrez encore*, met en scène des victimes pour *«alimenter notre mémoire et notre conscience»*, Falardeau, dans *Octobre et 15 février 1839*, chante *«la révolte plutôt que l'apitoiement»*.

Le chef-d'œuvre d'art politique de Falardeau, pour moi, reste toutefois son *Elvis Gratton*, première mouture. Dans un très solide essai de réhabilitation des trois stations de ce chemin de croix du colonisé québécois que sont les *Gratton* 1, 2 et 3, des

films *«qui restent parmi les plus mal reçus et les plus incompris de l'histoire du cinéma québécois»*, Georges Privet rend enfin justice à ces œuvres, qui *«sont les seuls films à avoir examiné, de front et sur la durée, l'esprit et la réalité politique du Québec postréférendaire; ce vaste no man's land historique de résignation et de renoncement à travers lequel Gratton se promène tantôt en exploité, tantôt en exploiteur, mais toujours en collaborateur servile et inconscient d'un système dont Falardeau s'évertue à démonter les rouages»*.

Quels autres films, demande Privet, ont eu l'audace et le courage de s'attaquer à autant de questions importantes pour le Québec? Dans les *Gratton*, en effet, Falardeau s'en prend, par le détour d'un humour ravageur, au flou identitaire des Québécois, à l'arnaque des PPP, à la privatisation de l'espace public, à l'information-spectacle, au multiculturalisme trudeauiste et *«au culte des entrepreneurs vedettes et du Québec triomphant à Las Vegas»*; il ridiculise l'aliénante passion des Québécois pour l'anglais et les artistes d'ici qui la nourrissent en créant dans cette langue étrangère; il préfigure même le scandale des commandites.

Bien sûr, admet Privet, *«les trois Gratton sont des comédies inégales et mal dégrossies»*. À l'heure où le Québec s'extasie devant les pirouettes chromées mais insignifiantes d'un Cirque du Soleil désubstantialisé, leur vulgarité choque parce qu'elle *«nous renvoie le reflet de nos Tannants et de nos Star Académies, de nos Gratton et de nos Chrétien, de notre confort et de notre indifférence, en somme, du tout et rien identitaire, culturel et esthétique dans lequel baigne un peuple à mi-chemin entre l'éponge et le caméléon, qui ne peut désormais plus se divertir qu'en s'oubliant...»*

Pour Falardeau, explique son ami René Boulanger, la liberté, *«c'est d'abord une aventure spirituelle, une conquête à l'intérieur de soi-même»*, contre l'Elvis Gratton qui nous mine. Pour la conquérir, l'illustrer ne suffit pas, *«il faut montrer son contraire, la bêtise créée par les appareils d'asservissement»*, qui changent parfois de forme (comme Gratton, d'un film à l'autre), mais jamais d'objectif. Dans son emportement fraternel, Boulanger voit poindre, aujourd'hui, *«une nouvelle génération politique différente de toutes les autres»*, *«une cohorte révolutionnaire solidement imprégnée de la pensée transmise par Pierre Falardeau»*. On se demande bien où.

Pour Falardeau, étranger à tout ethnicisme, était québécois celui qui faisait le choix d'embrasser la substance d'une expérience historique et culturelle particulière, la nôtre, et par là porteuse d'universel. Trop nombreux sont ceux qui restent à convaincre de la nécessité de faire ce choix.

Les femmes sujets au cinéma

«Entre la maman et la putain», écrit Thérèse Lamartine, le cinéma a oscillé et a servi en pâture une



© BRUNO MASSENET

Photo de Bruno Massenet illustrant la couverture du dernier numéro du *Bulletin d'histoire politique*, qui porte sur le cinéma politique de Pierre Falardeau.

large et riche panoplie de ces légendaires figures archétypales. À la veille de devenir centenaire, il a cependant pris acte de la protestation planétaire des femmes.» Aussi, dans un opuscule intitulé *Le Féminin au cinéma*, la militante féministe et spécialiste du cinéma nous offre une sélection de cent films qui présente *«les femmes sujets au cinéma, devant et derrière la caméra»*.

On retrouve, dans ce répertoire finement commenté, des incontournables, comme *Mourir à tuer-tête*, le troublant drame social d'Anne Claire Poirier sur le viol, et *Le Procès de Bobigny*, un téléfilm de François Luciani sur les circonstances à l'origine de la décriminalisation de l'avortement en France, de même que *Polytechnique*, de Denis Villeneuve, *Trafic humain*, de Christian Duguay, *La Leçon de piano*, de Jane Campion, et le méconnu *Hors jeu*, une brillante comédie dramatique de l'Iranien Jafar Panahi sur le sort réservé aux jeunes femmes mo-

dernes de son pays. Un bel outil, donc, qui nous invite à *«explorer des destins et des désirs féminins»*, enfin à l'écran.

louisco@sympatico.ca

LE CINÉMA POLITIQUE DE PIERRE FALARDEAU

Bulletin d'histoire politique
Automne 2010
VLB
Montréal, 2010, 288 pages

LE FÉMININ AU CINÉMA

Thérèse Lamartine
Préfaces d'Anne Claire Poirier et Christian Duguay
Sisyphé
Montréal, 2010, 156 pages

HISTOIRE

Jean-Baptiste Lagacé : un nom qui mérite de sortir de l'oubli

PAUL BENNETT

Illustrateur, professeur de dessin, créateur des vitraux historiés de la basilique Notre-Dame, concepteur durant 20 ans des tableaux allégoriques de la parade de la Saint-Jean à Montréal, Jean-Baptiste Lagacé (1868-1946) fut avant tout le premier titulaire d'une chaire d'histoire de l'art au Canada, en 1904. La longue carrière de ce pionnier infatigable et prolifique, aujourd'hui trop oublié, méritait d'être rappelée, ne serait-ce que parce qu'elle inaugure une étape importante du développement d'une véritable culture artistique au Québec.

Il est toutefois peu probable que le nouvel ouvrage très érudit d'Olga Hazan, consacré au *«fondateur de l'histoire de l'art au Canada»*, contribue beaucoup à sortir le nom de Lagacé des limbes de l'histoire, sauf dans les milieux spécialisés. La facture universitaire de l'ouvrage, surchargé de notes, et le style lourdaud de l'auteure risquent d'en rendre la lecture plutôt indigeste pour le non-initié. Un éditeur aurait dû passer par là...

Intitulé abusivement *La Culture artistique au Québec au seuil de la modernité*, l'ouvrage de Mme Hazan porte en fait presque exclusivement sur les balbutiements de l'enseignement de l'histoire de l'art au Québec à l'aube du XX^e siècle. Le sujet n'est pas sans intérêt, puisque la création de la Chaire d'histoire de l'art à l'Université Laval de Montréal dès 1904, 11 ans avant la première Chaire en histoire confiée à Lionel Groulx, constituait non seulement une reconnaissance de cette discipline longtemps confinée aux conférences pour amateurs et curieux, mais elle favorisa aussi l'émergence de véritables spécialistes de l'histoire de l'art au Québec, avec les Jean-Marie Gauvreau, Gérard Morisset, Marius Barbeau et Maurice Gagnon.

Même si les cours donnés par Jean-Baptiste Lagacé repre-

naient la vision traditionnelle de l'histoire de l'art véhiculée dans les milieux universitaires catholiques en Europe, le seul fait qu'ils étaient occasionnellement ouverts au grand public et appuyés par les plus récentes techniques de projection d'images permit à bien des Montréalais de se familiariser avec les chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art, que l'absence d'un musée des beaux-arts digne de ce nom à Montréal rendait autrement inaccessibles.

L'ouvrage de Mme Hazan foisonne de détails sur le contexte social et institutionnel de la création de cette Chaire d'histoire de l'art, ainsi que sur les prédécesseurs de Jean-Baptiste Lagacé dans la diffusion cette discipline, dont

Napoléon Bourassa et son fils, l'abbé Gustave Bourassa.

L'Initiation à l'histoire de l'art

Le livre de Mme Hazan n'est donc ni une biographie critique de Jean-Baptiste Lagacé, ni la synthèse sur *«la culture artistique au Québec au seuil de la modernité»* qu'annonce le titre, mais plutôt la petite histoire de l'émergence d'une discipline universitaire au Québec. Près de la moitié des 624 pages de ce gros volume sont consacrées au texte intégral de *L'Initiation à l'histoire de l'art* que Lagacé comptait publier, mais qui resta à l'état de tapuscrit, ainsi qu'aux lettres de voyage que le jeune Lagacé a envoyées de l'Europe au journal *La Vérité* en 1900, où il racontait sa

découverte des grands musées et monuments européens.

Par ailleurs, un chapitre intéressant, rédigé par Suzanne Lemerise et Brigitte Nadeau, est consacré à un autre aspect de la carrière de Lagacé, comme inspecteur de l'enseignement du dessin à la Commission des écoles catholiques de Montréal, de 1928 à 1942.

En attendant que Mme Hazan ou un autre chercheur nous gratifie de l'ouvrage de référence espéré sur Jean-Baptiste Lagacé, la meilleure façon de se familiariser avec l'œuvre de ce dernier consiste à visiter l'exposition qui lui est consacrée et qui se tient jusqu'au 3 octobre, à la Maison de la culture du Plateau-Mont-

Royal. Un cédérom inspiré d'une autre exposition sur Lagacé, tenue en 2004 à l'Université de Montréal, vient d'ailleurs heureusement compléter le livre de Mme Hazan.

Le Devoir

LA CULTURE ARTISTIQUE AU QUÉBEC AU SEUIL DE LA MODERNITÉ

JEAN-BAPTISTE LAGACÉ
FONDATEUR DE L'HISTOIRE DE L'ART AU CANADA
Olga Hazan
Septentrion,
coll. «Cahiers des Amériques»
Québec, 2010, 624 p.



Olivieri
librairie • bistro

Au cœur de l'Histoire

Mercredi 29 septembre
18 h 30

Avec le soutien de la Sodéc.

Entrée libre / réservation obligatoire

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

À l'occasion de la parution de
La culture artistique au Québec au seuil de la modernité

D'OLGA HAZAN
aux Éditions du Septentrion

Rencontre autour de Jean-Baptiste Lagacé, fondateur de l'histoire de l'art au Canada.

Avec

OLGA HAZAN
Professeure associée en histoire de l'art à l'UQAM et auteure du *Mythe du progrès artistique*.

Et

FRANÇOIS-MARC GAGNON
Historien de l'art et titulaire de la Chaire Gail et Stephen Jarilowsky à Concordia.

Présentateur
GUILLAUME SIROIS

Les Presses de l'Université d'Ottawa félicitent

CHARLES LE BLANC

auteur de

LE COMPLEXE D'HERMÈS

REGARDS PHILOSOPHIQUES SUR LA TRADUCTION

Gagnant du Prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec.

« Une contribution majeure aux études sur la traduction. »

- Jean Delisle

978-2-7603-3038-2 . Livre relié . 155 pages . 35 \$

www.pressess.uottawa.ca